

ROBERTO J. PAYRO

***Le petit-fils du gaucho*** (1946)

Partie 1. Chapitre X

Ma mère me reçut avec des transports d'allégresse extraordinaires et après m'avoir serré dans ses bras et embrassé mille fois, comme une folle, elle se mit à pleurer, sans rien me demander, mêlant ses baisers, ses embrassements, ses rires et ses larmes d'exclamations entrecoupées et de phrases de tendresse. C'était une âme aimante que celle de maman, une âme passionnée qui, cependant, ne put avoir dans sa vie d'autre passion que moi, oubliée qu'elle était par les hommes et les choses, et qui ne trouvait de soulagement que dans une religion très haute et très pure, quoique assez voilée par la superstition, ou, plutôt, par une espèce de calme iconolâtrie. C'est seulement après un long moment qu'elle m'interrogea sur les motifs de mon retour – qu'elle devinait parfaitement – et compatit jusqu'aux larmes à mes souffrances.

*- Tu as bien fait ! Tu as bien fait, mon enfant, de t'échapper ! Mon pauvre enfant ! – s'écriait-elle – Je parlerai à ton père et je le convaincrai que tu as raison.*

Et dans un élan de sain égoïsme, elle révéla le fond de sa pensée :

- *Tu me manquais tellement !*

Quand, à l'heure du repas, *petit père* revint de ses affaires ou de ses distractions habituelles, maman, qui m'avait fait rester dans ma chambre, lui parla un long moment en particulier. De temps en temps arrivaient jusqu'à moi la voix irritée de mon père et celle, suppliante, de *petite mère*. Enfin, il y eut un silence prolongé qu'une servante interrompit en me disant de derrière la porte :

- *Enfant ! Don Fernando dit que vous veniez à la salle à manger !*

Ma craintive incertitude disparut comme par enchantement : j'allais me trouver devant les faits, avec la ferme volonté de ne pas plier. De plus, j'augurais beaucoup de la façon dont ce choc se présentait si *petit père* n'avait pas été prêt à céder et avait voulu me punir, il se serait précipité furieux dans ma chambre.

Cependant, il me reçut avec d'injurieux reproches et me menaçant de me « *donner le fouet jusqu'à ce que le sang coule* ». J'affermis dans mon opinion que c'était un orage d'été et que le ciel commençait se dégager, mais je ne manquai pas de sursauter un peu quand il me dit :

- *Tu as, très mal agi et tu mérites une bonne punition. Si ce n'était pour ta mère, tu verrais ce que je te passerais. Mais, parce qu'elle me le demande et que c'est la première fois, il me suffira que tu retournes immédiatement chez les Zapata, que tu leur demandes pardon et que tu ne recommences pas à leur faire des tiennes. La voiture part demain !*

Je me cabrai, et la poitrine oppressée, presque au point de me mettre à pleurer, je fis un effort et dis effrontément :

- *Mais, petit père ! ... Ce sont des tyrans, de véritables bourreaux ! Je n'ai rien fait pour qu'ils me gardent prisonnier ! ... Non, petit père ! tu peux me tuer, mais je n'irai pas ... Je préfère que tu me tues !*
- *Tu n'iras pas ? – éclata mon père indigné – Tu n'y couperas pas, car je ne tolère pas une opposition ouverte. A-t-on déjà vu cela ! Tu iras à la ville et tu leur demanderas pardon !*
- *Je n'irai pas, je n'irai pas. Je me laisserai plutôt tomber de la voiture !*

Cela je ne le dis pas, non, ça aurait été trop. Je le pensai seulement et me le jurai à moi-même. Si je l'avais dit,

mon père, dans l'impétuosité de sa colère, m'aurait donné, sans plus de formalités, une bastonnade à ne plus pouvoir bouger.

Il y eut un long silence.

- *C'est bien ! Maintenant, mangeons !* – ordonna *petit père* à la fin, déjà calmé.

Le repas commença d'une façon lugubre. Nous nous taisions tous et les petites *chinas* elles-mêmes qui servaient à table se retiraient sans bruit. Jusqu'à la lampe à pétrole qui me parut lancer une lumière tragique sur la nappe. Enfin, mon père me demanda d'un ton naturel :

- *Que s'est-il passé ?*

Je recommençai mon récit, timidement d'abord, ensuite avec une certaine fermeté, puis animé par mes propres paroles, j'accumulai contre don Claudio et maîtresse Gertrude des charges que je découvrais avec une évidence soudaine, les inventant parfois. Et, enfin, véritablement indigné, je m'écriai :

- *Ils se vengent sur moi d'être des gens sans moyens et me font payer les dédains qu'ils reçoivent de tout le monde. Ils sont contents d'avoir comme domestique, comme esclave, le*

*filis de Gomez Herrera !*

*Petit père se sentit blessé dans son amour-propre ou bien il trouva cette conjoncture favorable pour faire une diversion et s'acheminer vers ses propres desseins. Je vis passer un éclair dans ses yeux et je jugeai avoir touché juste.*

- *Ils ne respectent personne ! – ajoutai-je – Pour eux, tout est une question de chance et de favoritisme et les plus riches et les plus puissants ne sont que des arrivistes.*
- *Hum ! Hum ! – fit petit père méfiant – Ils ont parlé de moi ?*
- *Dieu les en aurait empêchés ! Comme j'étais là, ils n'ont rien dit, mais comme ils disent du mal de tous les amis ...*
- *C'est bien ! C'est bien ! Ce sont des suppositions et rien de plus ! – interrompit-il, mal à l'aise.*
- *Ne crois-tu pas, Fernand – dit petite mère après un silence –, que cet enfant devrait aller se coucher ? Avec le voyage d'aujourd'hui et les contrariétés, s'il doit partir demain matin de bonne heure, il va tomber malade ...*
- *C'est possible.*

Maman insista. La maladie était inévitable. J'avais déjà la fièvre. Et si je

tombais malade à la ville, comment me soigneraient-ils ? Ne vaudrait-il pas mieux me laisser reposer quelques jours ?

- *Eh bien – répondit à la fin petit père, comme quelqu'un qui fait un sacrifice –. Il partira par l'autre voyage, mais cela sans rémission !*
- *Je n'irai jamais – pensai-je.*
- *Je vais écrire à don Claudio en lui donnant satisfaction et en faisant des excuses de ta part à maîtresse Gertrude pour qu'elle te pardonne.*
- *Elle ne me pardonnera pas ! – murmurai-je.*
- *Pourquoi ? En fin de compte, tu n'as fait qu'une gaminerie.*

Je ne pus m'empêcher de sourire.

- *A moins que tu ne nous caches quelque chose ?*

Connaissant le caractère de *petit père*, je n'hésitai pas à lui raconter l'espièglerie des tresses, mais je fis en sorte d'être drôle, commençant par décrire les deux figures de la vieille avec et sans ses postiches, la prétention ridicule de sa coquetterie sénile, si contraire à la bigoterie qu'elle affectait, la rage que j'avais à la voir faire la jeune fille ... Quand j'ajoutai que les cochons s'étaient précipités dans l'auge pour dévorer ce mélange de crins

graisseux, et que je peignis la tête que ferait maîtresse Gertrude en cherchant sa chevelure, petit père se mit à rire à gorge déployée, comme s'il assistait à la scène la plus comique de sa vie. Il était en déroute ...

Peu après, je me retirai pour dormir en apparence, mais en réalité, je restai à épier pour voir si *petit père* écrivait aux Zapata, avec cette incertitude des enfants qui ne savent pas se dire « *C'est cela qui aura lieu, et pas autre chose* ». Il n'écrivit pas, naturellement, parce qu'il n'était pas homme à demander des excuses à personne, pour rien au monde ; par contre, je devinai qu'il commentait en riant mes aventures à la ville, d'abord avec *petite mère*, ensuite avec don Higinio, qui, ayant appris mon escapade, vint à la maison chercher de plus amples renseignements. En entendant entrer le vieux Rivas, je m'approchai de la salle à manger pour surprendre quelque chose de ce qu'ils disaient. Le jugement m'était plutôt favorable. Don Higinio était prêt à croire que les Zapata avaient été trop loin.

- *Mais, malgré tout – conclut-il –, il faut qu'il devienne un homme, n'est-il pas vrai, maîtresse Marie ?*

Nerveusement soutenu par les émotions elles-mêmes, quand les vieux allèrent au

club – persuadé que n'importe quoi valait mieux que de me mettre au lit – je m'échappai à la recherche de mes camarades. La visite de don Higinio m'avait fait penser à Thérèse ; pourtant cette évocation resta très au second plan, dominée par le désir d'aller retrouver mes camarades. Mais, alors que je sortais avec prudence, afin d'éviter les objections de *petite mère*, j'entendis un petit sifflement qui partait de la fenêtre de Thérèse.

Sachant mon arrivée, elle m'attendait à la grille, sûre que j'irais lui parler, ou craignant que je ne l'oublie, les deux interprétations sont valables.

A la sentir là, mes instincts romantiques se réveillèrent subitement, et, revenu à la vie de jadis, je courus à la fenêtre saluer en elle toute la poésie érotico-sentimentale qu'elle incarnait pour moi. A mes transports, à la fois ingénus et pervers, Thérèse répondit avec une émotion intense et contagieuse. Sa pauvre âme s'exaltait davantage par les passions, alors que moi, comme un acteur, je m'enthousiasmais du rôle que les circonstances me faisaient jouer, prêt à être Othello ou Marc-Antoine, Don Juan ou Marsala. Je lui dis – et à ce moment-là je le croyais moi-même – que je n'étais revenu à Los Sunchos,

méprisant les splendeurs de la ville, que parce que je ne pouvais pas vivre loin d'elle.

Et ce refrain vulgaire et éternel produisit sur elle un tel effet que, penchant sa petite tête brune entre deux barreaux de fer, elle me tendit comme une fleur ses lèvres fraîches et rouges pour me donner son premier baiser.

## Traduction de Georges PILLEMENT



### Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

***Le Petit-Fils du Gaucho*** (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>